

A Robert Rondelle (81029) décédé en 2005

Oserais je dire mon cher Robert que tu faisais partie du dernier carré des déportés à Neu-Stassfurt qui était un kommando de Buchenwald. A l'annonce de ton décès vendredi dernier j'ai senti comme un froid. Le temps que nos rangs de plus en plus clairsemés se referment sur ton départ, j'ai eu l'impression que tu nous disais « à bientôt mes amis ».

Toi le gentil et fidèle compagnon de déportation, toi l'homme courageux au temps où il fallait l'être, au temps du danger permanent, toi le parfait père de famille dans le sens le plus large et le plus noble du terme, tu venais de t'envoler pour un autre monde.

Aujourd'hui, nous tes amis, nous qui t'avons connu dans les temps difficiles, nous qui t'avons toujours apprécié, estimé, voire aimé, nous venons te dire l'adieu que tu mérites.

En 1944, tu appartenais à la police de Compiègne. Cette police dont les vieux compiégnois se souviennent encore car elle a su provoquer leur admiration par le courage et le patriotisme dont elle a su faire preuve. Cette police, Chefs et simples agents confondus, qui a su créer un mouvement de résistance et qui a payé fort cher la facture de son patriotisme. 12 d'entre vous ont été arrêtés et déportés dans un camp que l'on cataloguait alors de « mort lente », six ne sont pas rentrés, aujourd'hui il n'en reste plus que deux.

A Buchenwald, que nous avons rejoint après ce terrible voyage du 17 au 20 août 1944 au cours duquel tu as pu entrevoir l'horreur du régime concentrationnaire, votre groupe a été scindé en deux. Certains restèrent au camp de Buchenwald, toi tu fus envoyé dans les mines de sel de Stassfurt, avec cinq de tes compagnons d'infortune. Quatre n'en reviendront pas et périront soit à la suite d'épuisement dû aux travaux forcés auxquels nous étions soumis au fond de la mine, soit sur la route de la todesmarsch – cette marche de la mort- qui emporta tant et tant des nôtres. Affaiblis par 7 mois de travaux forcés à raison de 12 heures par jour, mal nourris, revêtus du seul pyjama rayé dont l'Allemagne nazie affublait ses bagnards, rongés par la vermine, les pieds ensanglantés, marchant dans le froid et parfois dans la neige, encadrés et poussés par une horde de SS et de kapos qui tuaient, encore et toujours au moindre signe de faiblesse, nous avons entrevu l'enfer.

Nous nous traînions en nous soutenant les uns les autres comme nous pouvions, unissant nos faibles forces pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être. Malheureusement nous étions bien souvent contraints de laisser sur le bord du chemin un ami qui nous était cher et dont les souffrances communes nous avaient rapprochés jusqu'à la fraternité.

Partis le 11 avril 1945 de Stassfurt nous n'atteignîmes Annaberg à la frontière tchèque que le 8 mai après un parcours à pied de plus de 400 kilomètres. Nous n'étions plus que 62 survivants dans un état d'épuisement total, pratiquement au bord du renoncement lorsque les soldats russes nous libérèrent et toi Robert, tu étais là.

Nous n'étions plus des hommes mais des fantômes. Un voyage démentiel, Buchenwald, notre séjour au fond de la mine de sel autant d'événements dramatiques auxquels cette marche de folie s'ajoutait, avaient fait de nous des sous-hommes, ces « untermenschen » chers à Hitler, dépourvus de toute pensée logique, décharnés et rendus à l'état de bête.

« Aucune bête au monde n'aurait fait ce que j'ai fait » a dit Guillaumet lorsque son avion est tombé dans la cordillère des Andes dans les années 30. Il a rejoint le monde civilisé après plusieurs jours de marche dans la neige jusqu'au ventre. Ce sont des propos que tu aurais pu tenir mon cher Robert. Ton courage égalait sûrement le sien, et en plus, tu n'avais pas que ta peau à sauver. Tu as su tendre la main et ainsi faire preuve de dévouement envers tes compagnons de misère.

Adieu Robert, tu manqueras à nos petites réunions, nos petites fêtes annuelles durant lesquelles nous avons tant de plaisir à nous retrouver. Tu manqueras à tous les tiens car tu étais un mari, un père et grand père remarquable. Ta bonhomie, ton calme, ta gentillesse faisaient que c'était toujours un bonheur de te revoir... cela ne sera plus.

Sache que tous tes amis te pleurent et s'inclinent devant la souffrance de ta chère Raymonde , de tes enfants et petits enfants. Adieu mon cher Robert, toi l'Officier de la Légion d'honneur pour services rendus à son pays, toi notre frère de misère qui importait tant à nos cœurs. Toi le matricule 81029 de Buchenwald. Je t'embrasse Robert.

Pierre Bur